

DISCOURS

PRONONCÉ PAR M. SOREL

aux obsèques de M. Méresse

Ancien Président de la Société

LE 19 OCTOBRE 1895

Messieurs,

Il y a quelques mois à peine, je rendais, au nom de la *Société historique*, un dernier hommage à l'un de ses anciens Présidents, au regretté docteur Lesguillons. Aujourd'hui, je viens, au même titre, adresser un suprême adieu à M. Charles Méresse qui fut, pour notre Société, un collaborateur aussi actif que dévoué, et pour moi, un véritable ami.

Né à Compiègne, le 30 juin 1819, M. Méresse était Compiégnois surtout par le cœur. Rien de ce qui se passait dans la ville ou dans l'arrondissement ne lui était indifférent. D'ailleurs la nature et l'exercice de la profession que lui laissa son père, l'avaient, dès sa jeunesse, mis à même d'aller partout, de tout scruter et de tout approfondir au point de vue de l'intérêt local. Aussi, quand, en 1868, il s'est agi de créer à Compiègne une Société historique, s'empressa-t-il de s'inscrire comme membre fondateur, et, dès la première séance, il en devenait le vice-secrétaire, titre échangé plus tard contre celui d'archiviste qu'il conserva jusqu'à son dernier soupir.

En 1874, la Société l'élut vice-président et

l'année suivante, elle l'appela à la présidence. C'est en cette qualité que, le 15 mai 1875, il prononçait, devant une nombreuse assistance, un discours des plus émouvants, sur la tombe du baron de Bicquille, cet autre infatigable travailleur dont nous déplorons toujours la perte.

Nommé une seconde fois Président en 1883, M. Méresse déclina cet honneur pour des raisons de santé, mais il n'en resta pas moins assidu à nos séances, prenant part aux travaux des Commissions dont il était membre et nous enrichissant de nombreuses communications qui évoquaient toujours un passé curieux à connaître. Sa mémoire, d'ailleurs, se complaisait à nous retracer ce qu'il avait vu ou appris, et dans nos excursions aussi bien que dans les Congrès de la *Société Française d'Archéologie* qu'il aimait à suivre, on éprouvait un grand charme à se grouper autour de lui, afin de se mieux pénétrer de ce qu'on allait voir. Il était comme une sorte de répertoire vivant où l'on pouvait puiser d'autant plus librement que son obligeance allait au devant de nos désirs. Bien des fois, pour ma part, je l'ai mis à contribution sur ce point, et toujours j'en ai tiré grand profit.

Malheureusement, et malgré les instantes prières que nous ne cessions de lui adresser, il n'apparait pas qu'il ait consigné sur le papier ses précieux souvenirs, ni qu'il ait entrepris une œuvre de longue haleine. La raison en est simple: il voulait trop bien faire, et, dans les moindres descriptions qu'il tentait, il ne pouvait se résoudre à s'affranchir du sentiment poétique qu'avait pu lui inspirer ce qui s'était déroulé sous ses yeux. Dès lors, écrire devenait pour lui, sinon une fatigue, du moins l'emploi du temps qu'il devait consacrer à d'autres travaux.

Sa vie, en effet, a été des mieux remplies, et quoique, par modestie, il se soit toujours

tenu à l'écart, il suffisait qu'on fit appel à son dévouement pour qu'il répondit de suite aux sollicitations dont il était l'objet. C'est ainsi qu'il fut successivement Adjoint au maire de la ville, Conseiller municipal, et qu'il fit partie du Bureau de bienfaisance, de l'Assistance judiciaire, de la Caisse d'épargne, de l'Association des anciens élèves du Collège qu'il affectionnait particulièrement et dont il fut l'un des fondateurs et l'un des présidents; de la Commission de la bibliothèque, de celle de Surveillance de la maison d'arrêt, de la Délégation cantonale des écoles, pour lesquelles il avait une vive sollicitude qui se traduisait, chaque année, par d'aimables libéralités, et comme on l'a déjà dit, partout où il passait, il apportait le concours de ses rares facultés.

Reste encore un titre dont il se glorifiait avec raison, c'est celui de Vice-président de la *Société d'horticulture*; il voyait avec une vive satisfaction l'extension toujours croissante de cette Société dans l'arrondissement, et, à chaque séance, il apportait le tribut de sa longue expérience. En échange, il récoltait, là aussi, l'estime et la sympathie de tous ses collègues; je n'en veux pas d'autre preuve que la présence ici d'un grand nombre d'entre eux, ayant à leur tête leur honorable président.

Tout ce qui se rapporte à l'art passionnait Méresse. Aussi, manifestait-il souvent un profond regret de n'avoir pu visiter l'Italie et principalement Rome, la Ville éternelle, si pleine de souvenirs de toute nature. Le désir de montrer lui-même tant de richesses à son petit-fils qui terminait ses études, le décida à entreprendre ce long voyage que nous jugions au-dessus de ses forces. Mais, chez lui, la volonté était telle, qu'elle ne s'arrêtait devant aucun obstacle, quand il ne dérivait que de sa propre personne. Il partit donc, et à l'aspect de ces merveilles de l'antiquité, il res-

sentit, dans toute leur plénitude, les émotions d'un véritable artiste. « Ici, m'écrivait-il de Rome, le 12 septembre dernier, l'homme est bien petit en présence des plus éclatantes manifestations de l'art. L'art est tout : on se sent transformé dans une admiration continue, et les mots ne peuvent suffire à exprimer tout ce qu'on a éprouvé. »

Et pendant six semaines, il a été aux prises avec de pareilles émotions toujours renaissantes. C'en était trop : la surexcitation morale jointe à la fatigue physique ne tarda pas à dompter cette nature énergique, qui jusque-là, avait triomphé de la maladie. Il revint, il y a juste aujourd'hui quinze jours, mais il était tout autre qu'en nous quittant. A l'entrain du départ avait succédé l'épuisement du retour. Il se promettait bien de nous raconter plus tard ce qu'il avait tant admiré ; la mort ne lui en a pas laissé le temps. Elle l'a frappé au moment même où il espérait retrouver le repos dans son paisible foyer. A tout le moins, il a eu la satisfaction d'avoir vu se réaliser en même temps le double rêve qu'il avait longtemps caressé.

Adieu donc, cher Méresse. En quittant cette terre, vous laissez à votre petit-fils, que vous aimiez tant, un bel exemple à suivre : celui d'une vie toute de travail et d'honneur. De cruelles épreuves ne vous ont pas été épargnées ; vous les avez supportées avec une résignation toute chrétienne et vous avez trouvé une touchante consolation dans l'affection de votre entourage et dans l'estime de tous ceux qui vous ont connu ; aussi des regrets unanimes vous suivent-ils dans cette tombe. Heureux, ceux qui meurent ainsi. Quant à nous, membres de la Société historique, nous ne pouvons songer, sans une profonde amertume, qu'en dehors des bonnes relations que nous entretenions ensemble, les traditions du vieux Compiègne vont presque toutes disparaître avec vous.